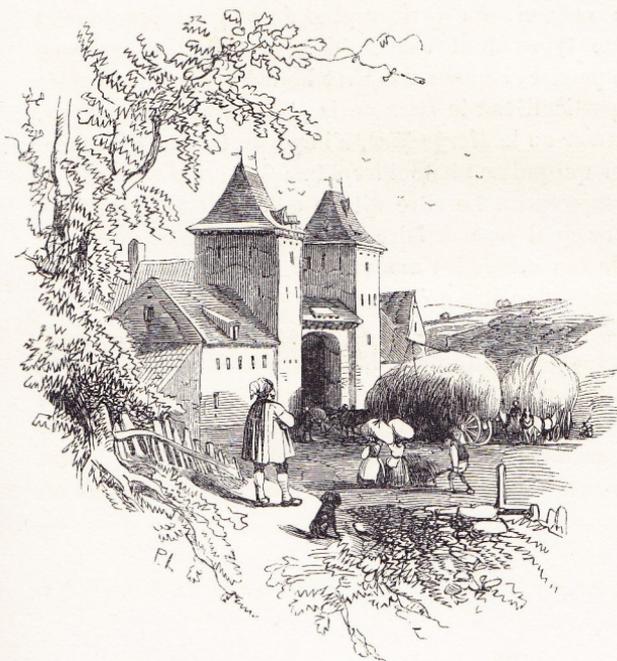




LE FERMIER.



Le fait le plus incontestable, le plus caractéristique et le plus permanent de l'époque contemporaine, après les progrès de la civilisation en Algérie, la parfaite intelligence qui ne cesse d'exister entre toutes les



P. Lanters,

BROWN

puissances européennes (voyez tous les discours d'ouverture de toutes les chambres possibles) et les cures merveilleuses opérées par le *mou de veau*, c'est l'influence du *titre* par la littérature qui court. Ce n'est plus le style, comme le disait Buffon, c'est le titre qui est tout l'homme : ou si vous l'aimez mieux, le titre est le corps, le style n'est que l'habit. Cette observation s'applique surtout au drame et à son coquin de neveu le vaudeville, au roman et à sa petite cousine la *nouvelle*. Avisez-vous un peu, pour voir, de donner à l'une de ces œuvres un simple et modeste intitulé, n'ayant d'autre prétention que celle d'une enseigne destinée à faire connaître au chaland ce qui se trouve dans la boutique : vous ne produirez pas plus d'effet qu'une *réclame* sans hyperbole ou un prospectus dénué d'enthousiasme. Je connais un monsieur, et des plus fins gourmets en fait de primeurs littéraires, qui à l'heure qu'il est n'a encore lu ni *Jacques*, ni *André*, ni *Simon* (1), à cause de la vulgarité de ces noms propres, dont il conclut que des ouvrages si bourgeoisement étiquetés ne peuvent appartenir qu'à l'école de Paul de Kock. Parlez-moi d'écrîteaux tels que ceux-ci : *La Fille aux yeux d'or* — *Ne touchez pas à la Reine* — *Une larme du Diable*, etc., etc. Voilà qui affriande le lecteur, voilà qui le retient collé au vitrage d'une librairie ou d'un cabinet de lecture. Ces dénominations pailletées produisent sur lui je ne sais quelle titillation nerveuse, analogue à celle qu'éprouve une jeune femme en présence des fins tissus et des étoffes soyeuses, artistement drapées sur la devanture (*sic*) d'un magasin de nouveautés. Le titre, c'est la *devanture* du livre. Et pour compléter l'exactitude du rapprochement, il arrive parfois que cette pompeuse façade contient tout ce qu'il y a de bon dans le magasin.

Tout ceci n'a pour objet que de vous disposer à l'indulgence, en vous mettant à même d'apprécier le désavantage de la position d'un écrivain engagé dans une entreprise de la nature de celle-ci, où cette espèce de *puff* est absolument impraticable. Il s'agit ici de types dont chacun doit être désigné par une appellation bien nette et bien précise, laquelle recouvre hermétiquement une idée distincte, une physionomie particulière : le *Bacs* ou la *Botteresse*, le *Houilleur*, ou l'*Expéditionnaire*, le *Sénateur* ou le *Marquillier*, n'importe. Là rien de vague, de vaporeux, d'élastique, rien qui puisse chatouiller l'imagination du lecteur et laisser libre carrière à ses conjectures. Le titre dit ce qu'il doit dire, rien de moins, rien de plus. Tout ce qu'il reste à faire à l'écrivain frustré de cette ressource, c'est de remplir de son mieux les modestes promesses de ce titre, lequel, dans l'espèce, ne saurait guère être qu'un honnête substantif.

Le choix que j'ai fait du *fermier* pour sujet de cette esquisse m'a été inspiré plutôt par un penchant naturel que par un intérêt bien entendu. Parmi les bonnes figures indigènes dont se compose cette galerie, il en est quelques-unes qui sont, si je l'ose dire, fondamentalement empreintes d'une légère couche de ridicule, on ne peut plus avantageuse au malin peintre de genre qui les fait poser devant lui. Leurs manières, leur langage, leurs habitudes, leurs tics professionnels ou

(1) Romans de George Sand.

individuels, sont autant de bonnes fortunes pour l'auteur du texte, autant d'éléments précieux pour le crayon du lithographe. Je ne conçois pas comment, à une époque aussi éminemment philanthropique, on peut trouver du plaisir à se moquer de son prochain, et je comprends moins encore comment, en agissant de la sorte, on réussit presque toujours auprès du public, c'est-à-dire auprès des majorités, qui sont essentiellement justes et intelligentes. Quant à moi, je n'ambitionne point ces succès qui ne s'obtiennent qu'aux dépens de la confraternité humaine. Le fermier belge, tel que je l'ai vu souvent, est une grave et simple figure, qui ne mérite pas d'être reproduite d'après l'homicide procédé de Charlet ou de Dantan. Cet article en sera moins amusant sans doute ; eh bien, qu'il ennuie et qu'il soit moral !

Dans ce caractère comme dans quelques autres, des différences essentielles, bien que peu sensibles aux yeux de l'étranger, distinguent entre elles les deux races principales dont se compose la population belge. Toutefois certaines qualités sont communes au fermier wallon et au fermier flamand, telles que l'activité incessante, l'esprit de suite, l'emploi bien entendu et bien réglé du temps et des capitaux. Mais sous plusieurs autres rapports, il existe entre eux des nuances fortement tranchées. Le *Pachter* des Flandres et d'une partie du Brabant est en général sérieux et concentré, parfois même d'une insociabilité qui va jusqu'à la rudesse. Il se montre peu communicatif et peu parleur, si ce n'est lorsqu'il a beaucoup bu, ce qui lui arrive assez fréquemment le soir dans son cabaret héréditaire, source habituelle des démêlés qu'il a de temps à autre avec le tribunal correctionnel pour invectives, sévices et blessures : car je ne parlerai point de délits plus graves qui apparaissent presque exclusivement dans un très-petit nombre de localités fatalement privilégiées, où l'instruction est presque nulle, et où des mœurs sauvages, impuissantes pour prévenir le mal, laissent tout à faire aux lois, qui n'ont pour objet que de le réprimer. Plus que simple dans ses vêtements, ménager et même chiche dans sa nourriture, il passe sa vie à fouir, à retourner, à fatiguer les vingt bonniers qui doivent lui fournir de quoi payer son *rendage* et alimenter sa famille : car le champ qu'il tient à ferme a communément peu d'étendue, et c'est encore en quoi il diffère des *Carabas* du pays wallon, qui étendent quelquefois leur juridiction sur plusieurs centaines d'arpents, dont une bonne part leur appartient en toute propriété. Ses fils, qui feront après lui ce qu'il fait maintenant (à l'exception d'un seul, plus intelligent que robuste, lequel étudie le latin pour pouvoir devenir vicaire) sont ses seuls garçons de ferme : l'ouvrage s'en fait mieux, et pas de gages à payer. Le *Pachter* a en horreur les innovations géorgiques, et ne donnerait pas un centime de toutes les publications des sociétés d'agriculture. En toute chose, il est peu progressif de sa nature, et ne s'occupe que médiocrement de la perfectibilité humaine. Il ne s'inquiète pas beaucoup non plus du mouvement littéraire, et je suis à peu près certain qu'il n'achètera pas même ce recueil où j'esquisse sa monographie, à moins que ce ne soit à cause des *images* dont il est enjolivé. Quant aux beaux-arts, il ne connaissait naguères que l'orgue de la paroisse et la statuette ou le vieux tableau représentant le patron de son village : mais grâce à la multiplication des Sociétés d'harmonie,

les choses sont bien changées à cet égard. Son aîné est clarinette dans l'association musicale du chef-lieu d'arrondissement, et le plus jeune, qui a vu et admiré chez monsieur le percepteur un paysage gagné à la loterie, veut apprendre le dessin linéaire. Revenons au père. S'il fait peu de compte des lettres que l'on continue d'appeler *belles*, quoique de nos jours elles soient parfois assez vilaines, il n'a guères plus de souci des sciences sociales. Néanmoins il participe indirectement à l'action politique, en payant ses contributions directes; il lui arrive même, si tout va bien dans la maison, de se rendre à la réunion électorale, où il vote de confiance et en conscience, d'après l'avis également consciencieux de telle personne qu'il considère particulièrement, et dont il reconnaît soit la supériorité, soit la suprématie. Du reste attaché à son pays, par instinct et par tradition; bon mari, quoique peu affectueux; bon père, quoique passablement bourru; débiteur loyal et exact, malgré les contractions musculaires qu'il éprouve en voyant ces florins; si péniblement gagnés, passer de son sac de cuir dans le tiroir en acajou que vient d'ouvrir le propriétaire; fort rarement libéral de ses deniers, mais prêt à exposer, avec une abnégation froidement intrépide, sa santé, sa vie même et ses bras qui le font vivre, pour sauver les victimes d'un éboulement, d'une inondation ou d'un incendie : tel est, d'après des observations assez fréquemment renouvelées, et sauf des exceptions qui, comme on sait, ne détruisent pas la règle, le caractère distinctif du fermier ou du métayer flamand.

Ainsi que nous l'avons dit en commençant, malgré les traits généraux qui tiennent à la spécialité, le *Censier* du Hainaut, de la province de Namur ou de l'arrondissement de Nivelles s'offre à l'observateur sous un tout autre aspect. Le terrain qu'il exploite, tant pour le compte du possesseur que pour le sien, est communément vaste, et il est rare qu'il n'en accroisse pas annuellement l'étendue par quelque acquisition nouvelle. Plus riche que son confrère des Flandres, et d'une richesse qui s'élève quelquefois jusqu'à l'opulence, il aime le plaisir, le confort, les aisances de la vie à l'égal d'un citadin qui a de bonnes rentes : il en diffère seulement en ce point, qu'il continue de travailler comme s'il avait encore sa fortune à faire. Entrez dans son écurie, et à côté de ses chevaux de labour, à la croupe énorme et au large poitrail, vous verrez une jolie bête, remarquable par ses jambes sèches et sa fine encolure : c'est celle qu'il monte pour parcourir ses domaines et visiter ses amis, et que, dans les grands jours, il fait atteler au charaban (à propos, pourquoi n'écrit-on pas char-à-bancs?) qui doit transporter à la *ducasse* sa femme et ses *demoiselles*. Il subit toutefois les inconvénients qui s'attachent à l'administration d'un grand empire : ses champs, malgré le nombreux personnel qu'il emploie, ne sont pas cultivés avec la perfection que l'on admire sur le côteau ou dans le potager flamand, où la moindre herbe parasite ne se montrerait pas avec impunité; vous ne trouverez pas toujours non plus, dans sa vaste cuisine, ces vases et ces ustensiles brillant chez celui-ci, d'une propreté minutieuse et rigide, luxe d'une pauvreté qui n'est pas l'indigence : en revanche, les chaises sont commodes et bien rembourrées, les tables sont en bois de chêne ou en mahony (*sic*), tandis que là-bas c'est du sapin soigneusement lavé; enfin les armoires regorgent de linge, orgueil de la censière. En résumé, le Flamand

s'occupe plus des détails de la culture, et le Wallon de l'ensemble; le premier améliore, le second aime mieux acquérir; l'un est le peuple colonisateur, qui tire de ses domaines le meilleur parti possible, l'autre le peuple conquérant, qui cherche surtout à les étendre.

De cette différence quant au but et aux moyens, il en résulte d'autres dans les mœurs et les habitudes. Le gros fermier de Wavre, de Frasnès ou de Seneffe est ordinairement sociable, jovial, un peu goguenard, parfois aussi un peu bavard, si je l'ose dire. Il est en outre quelque peu chicaneur, en quoi je lui préfère le Flamand, qui hait les procès et les évite tant qu'il peut, parce qu'il faut y mettre de l'argent sans savoir ce qu'il rapportera. L'autre connaît, comme un conseiller à la cour d'appel, les lois qui règlent la propriété; il sait par cœur le code de procédure civile, et cultive le code forestier. Aussi, dans sa nombreuse lignée, rencontre-t-on toujours un avoué en herbe ou un avocat portant sa première culotte. « Ce garçon-là sera fameux pour plaider : il vous fait déjà un tas d'histoires » sur une queue de cerise, et il a une langue de cinq cent mille *giabes*. » (Historique).

A cela près, bien que Gantois, j'aime fort le fermier wallon. Il est civil sans beaucoup de compliments, fin sans duplicité, ami cordial et excellent convive. Cette dernière qualité me ramène à une circonstance dont j'ai fait mention tout à l'heure. Nous voici arrivés à l'époque de la *ducasse* (contraction de *dédicace* ou fête patronale). Demain quarante personnes dîneront à la cense, et la moitié de ce nombre y couchera. Nappes et serviettes sortent en masse du fond des armoires pour s'étaler le long ou à l'entour d'une table cyclopéenne. L'eau bout dans les marmites, le beurre frémit dans la poêle, et ces bruits se confondent avec le cliquetis des lonrds couverts d'argent et le pétilllement de la vieille bière qui jaillissant du tonneau, mousse dans les carafes de cristal.

Depuis un mois vous êtes invité. Vous arrivez à une heure : il était temps. Déjà votre cheval, comme celui dont parle La Fontaine, est *jusqu'au ventre en la litière* (1), à moins que vous ne soyez venu à pied, ce qui, pour un moraliste observateur, est la méthode la plus convenable et aussi la plus usitée. Vous entrez, vous saluez, on vous salue. « Bonjour, bonjour : ça va-t-il comme vous « voulez? Bien venu, savez. » Et là-dessus deux douzaines de poignées de mains, comme si vous étiez un roi populaire. Mais l'assemblée est au complet. Il y a deux grand' mères, trois tantes, cinq oncles, une dizaine de beaux-frères et belles-sœurs. Le reste se compose d'un nombre indéterminé de cousins et de cousines, hormis le curé, quelques *bons* voisins, et deux messieurs de la ville.

« A table! » crie le maître d'une voix retentissante. Les convives se pressent, se froissent, font et reçoivent des excuses. « Asseyez-vous, Fifine. » — « Après vous, « ma tante. — « Allons donc, *habile* : à table, » répète l'amphitryon. Enfin chacun s'est casé de son mieux, et se tient, pour cause, aussi vertical que possible. Le pourtour de la table ne peut raisonnablement convenir que pour trente personnes : mais elle porte de quoi en rassasier deux cents.

(1) Livre IV, fable 15.

Voyons comment le sort vous a servi. A votre gauche est le greffier de la justice-de-paix, lequel voudrait bien ne pas y être, car à votre droite se trouve l'une des filles de la maison, blonde et riieuse enfant, comme dit la poésie intime. Après avoir ainsi fait la reconnaissance des environs, vous promenez devant vous un long regard d'admiration presque craintive. Quelle pièce de bœuf! quel jambon! quelle pyramide de saucisses! quels plats, et que de plats! Si pourtant vous saviez qu'il vous faudra manger de tout cela, en manger beaucoup, ou dire pourquoi!...

Après la *benedicite*, qui est écouté avec recueillement, le silence est unanimement rompu par quarante cuillers à potage, auxquelles quarante voix ne viendront s'unir qu'un peu plus tard. La soupe expédiée, on attaque le bouilli. Prenez garde à vous! La censièrè vous regarde. « Monsieur, vous n'avez donc pas d'ap'tit? » — « Pardonnez-moi, madame »; et tandis que vous luttez contre l'énorme tranche de bœuf qui vous a été imposée, un second morceau de même taille, accompagné d'un « ceci vaut mieux », vient s'y joindre en guise d'encouragement. Pour ne pas désobliger des hôtes si prévenants, vous rassemblez toute votre puissance maxillaire: mais leurs exigences cruellement bienveillantes semblent augmenter en raison de votre obéissance. Le second service apparaît, et déjà vous n'en pouvez plus. En vain vous espérez trouver quelque moyen de répit dans la conversation devenue plus animée et plus bruyante: le patron et sa femme sont doués de la faculté de voir, d'écouter et de découper simultanément. « Monsieur ne mange pas. — Monsieur ne boit rien »: et pendant que vous réclamez contre ces assertions calomnieuses, le jeune voisin de gauche vous arrache votre assiette pour y faire mettre *un peu de sauce*, en même temps que votre verre, pour la vingtième fois, est rempli à l'improviste par la jolie voisine de droite. Bientôt le vin, le bruit, la chaleur produisent dans votre cerveau l'une de ces hallucinations vertigineuses si bien décrites par certains coryphées du roman moderne. Les puddings gigantesques, les tartes fabuleuses, les crèmes incommensurables, les obélisques de nougat, les babas à dimensions alpines, semblent tourbillonner autour de vous, pêle-mêle avec les flacons qui recèlent les meilleurs vins du Bordelais, de la Bourgogne et des bords du Rhin. Cependant les femmes médisent à demi-voix des *connaissances* qui n'ont pas été invitées; les hommes parlent agriculture, industrie, finances et surtout politique. Lorsqu'ils ont réglé les affaires d'Orient et tué Cabrera, le patron frappe un grand coup sur la table avec le manche de son couteau. A ce signal, chacun se tait. « Allons, une petite chanson. » Ces mots s'adressent à sa fille aînée, mademoiselle Malvina (on ne trouve plus, dans les grosses censes, de *Jeannettes* ni de *Françoises*: car le siècle marche, et rien ne le fera rétrograder, comme l'a très bien dit M^r De Pradt). — « Mais, papa. » — « Allons donc, mamselle », dit la mère, « vous pouvez bien chanter, votre éducation a coûté assez pour ça; un franc cinquante par cachet », ajoute-t-elle en s'adressant à sa nièce émerveillée. En effet, la jeune personne a passé dix mois dans un pensionnat de Mons ou de Bruxelles, et a vu, les jours de congé, jouer *Zampa*, *Fra-Diavolo*, et même *Robert le Diable*. Malvina obéit, rougit, tousse, et chante un peu faux, mais d'une voix pure et fraîche, tous les couplets d'une romance de Clapisson, laquelle romance, quoique d'un âge trop mûr pour nos

salons blasés, est accueillie avec transport. Les compliments et les toasts pleuvent sur la chanteuse. « A votre santé, ma cousine. » — « Merci, cousin Joseph. » — « Santé, ma nièce. » — « Santé, mon oncle,... ma sœur,... grand' maman,... tante Dorothée. » — « Et vous autres, donc ? » dit quelqu'un en se tournant vers une demi-douzaine de jeunes filles, enhardies par le succès de leur compagne. Nouveaux chants, nouvelles acclamations, nouvelles rasades, auxquelles vous êtes tenu de prendre part, sans quoi vous passeriez pour un de ces *blagueurs* et de ces *faiseurs d'embaras* qui ne trouvent rien de bon qu'à Paris. Mais l'une de ces demoiselles, virtuose célèbre dans tout le canton, ne peut chanter qu'en s'accompagnant. On se lève en tumulte, on passe dans la pièce adjacente, où se trouve un clavecin, espèce d'instrument antédiluvien dont il existe encore de précieux échantillons sur quelques points de l'Europe civilisée. Vous avez profité du mouvement général pour aller respirer l'air extérieur : mais un quart d'heure est à peine écoulé qu'on vous rattrape dans le jardin. Il s'agit de se rendre sur la Place, où l'on danse. Vous partez avec les autres, un peu moins lestes et moins dispos que vous ne l'étiez avant d'être resté, quatre heures durant, incrusté sur une chaise ; et après avoir longé des plantations bien entretenues et traversé une *drève* verdoyante, vous arrivez au centre du village, où huit à dix échoppes, qu'on appelle la foire, étalent leurs richesses aux regards des curieux et des amateurs. Pendant que l'heureuse et joyeuse jeunesse se précipite sous la tente où l'appelle un violon *sui generis*, vous vous êtes laissé tomber sur un banc, à l'ombre du vieux tilleul, afin d'y essayer un commencement de digestion. Bah ! quatre ou cinq de vos convives viennent s'établir à vos côtés, entament la conversation en vous demandant *si vous ne prendrez pas quelque chose*, et sans attendre votre réponse, on vous apporte de la bière, des gaufres, des galettes, et onze variétés de pain d'épices. Alors, semblable au généreux coursier (1) « qui se livre sans réserve, ne se refuse à rien, s'exécède et même meurt pour mieux obéir », vous commandez de nouveaux efforts à vos muscles abdominaux : et la nature physique cède à la volonté intelligente. Vous mangez, vous buvez avec dévouement ; deux heures s'écoulent dans ces loisirs champêtres. Mais la nuit approche, il est temps de retourner à la cense. Vous vous disposez à prendre congé de vos hôtes, en les remerciant des bons traitements dont ils vous ont comblé. Là-dessus un cri général s'élève : « Vous ne partirez pas sans avoir soupé ! » Et tandis que vous protestez intérieurement contre ce monstrueux attentat à la liberté individuelle, on vous entraîne par les deux bras jusqu'à la salle à manger, où la desserte du dîner vous apparaît flanquée d'un nombre imposant de mets nouveaux. L'épreuve du matin se renouvelle, à peu près avec les mêmes circonstances ; puis, vers dix heures, quand le bowl de punch qui clot la cérémonie est absolument vide, on vous offre un lit que vous acceptez judicieusement : car si pendant la nuit qui commence l'apoplexie vous visite, il vaut mieux qu'elle vous trouve entre deux draps que sur la grande route. On vous conduit ou on vous porte à la *chambre bleue*, où lesté de six kilogrammes d'aliments et de dix-neuf couplets de chanson, vous vous endormez en murmurant d'une voix oppressée : « Ouf ! les braves gens ! »

(1) BUFFON, description du cheval.

Je me suis étendu sur ces détails, non-seulement parce que j'ai subi, dans toutes ses conséquences, cette formidable hospitalité, mais parce qu'elle forme un des traits dominants du caractère que j'ai voulu peindre. Une affection sincère, un puissant instinct de bienveillance, produisent cette exagération involontaire de cordialité : léger travers, dont le principe est digne de louange, et qui disparaîtra trop tôt peut-être devant les progrès de la civilisation et de la civilité. Ce qui survivra sans doute à ces petits abus, restes d'anciens et vénérables usages, ce sont des traits plus importants et plus marqués de la physionomie d'une classe entière; ce sont ces qualités fondamentales qui, répandues dans les masses, fournissent seules les moyens de juger sainement une nation. Qu'importe, aux yeux de l'observateur équitable et sérieux, l'excessif empressement du Wallon ou la réserve parfois outrée du Flamand? Ce qu'il faut reconnaître et ce qu'on doit estimer, ce sont ces habitudes de travail, d'ordre et d'économie si générales dans la population intermédiaire de nos campagnes; cet esprit de réflexion et de prévoyance; ce sentiment inné de justice et de droiture, que les passions mêmes, politiques ou personnelles, n'altèrent que rarement. Dans ses rapports avec la famille, concorde et bon exemple : avec le culte, attachement sans fanatisme aux saintes et antiques croyances : avec l'État, ou plutôt le pouvoir qui le régit, soumission sans servilité, esprit d'indépendance énergique et tenace sans humeur inquiète et sans agitation fébrile, voilà ce que nous offre, à bien peu d'exceptions près, le type dont nous avons tenté l'esquisse. Et si la patrie menacée appelle ses enfants, vous savez sous quel jour nouveau se montre alors cet homme simple, ce cultivateur paisible. Sans évoquer à ce sujet d'anciens et glorieux souvenirs, n'est-ce pas des fermes et des censes que partirent ces volontaires qui vinrent, il y a dix ans, s'associer aux ouvriers de Bruxelles, pour défendre et sauver la capitale du Brabant, que la plupart d'entre eux virent alors pour la première fois? Vous, élégants touristes, voyageurs à impressions, philosophes de feuilleton, si forts dans l'observation de surface et dans l'examen au pas accéléré; et vous aussi, Belges nominaux, qui faites, dans l'occasion, si bon marché de l'honneur de votre pays, connaissez-vous ailleurs beaucoup d'actes semblables à celui de ce vieil agriculteur belge, qui, au jour du péril, donne à la fois ses sept fils à la patrie, les amène lui-même au lieu désigné, les embrasse, les bénit et repart, content de les avoir vus tous couverts du même uniforme, alignés côte à côte dans le même régiment? Il existe pourtant, je le sais, un autre exemple de ce dévouement simple et sublime, un seul peut-être dans les temps modernes; et comme il se rattache naturellement à mon sujet, en manifestant les vertus de cette race agricole, qui partout et toujours est la force et la substance des nations, qu'il me soit permis, en terminant, de rappeler ici quelques-uns des beaux vers où ce fait historique est si dignement retracé (1). Il s'agit du petit-fils de Louis XIV, le duc d'Anjou, qui, après avoir été chassé de Madrid par les Anglais dans la guerre *de la succession*, régna en Espagne sous le nom de Philippe V :

(1) FLORIAN, *le laboureur de Castille*.

Il fuyait presque seul, déplorant son malheur.
 Tout à coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,
 Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie
 Ses enfants et son roi, sa femme et sa patrie :
 Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup ;
 Riche, et pourtant aimé.

 Douze fils le suivaient, tous beaux, grands, vigoureux ;
 Un mulet chargé d'or était au milieu d'eux.

Cet homme, dans cet équipage,
 Devant le roi s'arrête, et lui dit : « Où vas-tu ?

« Un revers t'a-t-il abattu ?

.
 « Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles :
 Nous périrons pour toi dans les champs de l'honneur.

« Le hasard gagne des batailles,

« Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur,

« Tu l'as, tu régneras. Notre argent, notre vie,

« Tout est à toi, prends tout. Grâce à quarante ans

« De travail et d'économie,

« Je puis t'offrir cet or. Voici mes douze enfants,

« Voilà douze soldats : et la guerre finie,

« Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands,

« Viendront te demander, pour prix de leur service,

« Des biens, des honneurs, des rubans,

« Nous ne demanderons que repos et justice :

« C'est tout ce qu'il nous faut..... »

Cette citation et les réflexions qui la précèdent sembleront peut-être bien sérieuses dans un recueil du genre de celui-ci. Mais en retraçant des habitudes bizarres ou triviales, en dessinant des silhouettes plus ou moins grotesques, comme je ne tarderai pas à le faire moi-même, devons-nous donc nous interdire de mettre en relief les traits heureux de ces figures indigènes, d'accuser fortement quelques beautés morales? Peintres de nous-mêmes devant l'étranger qui attend notre œuvre en souriant, ne flattons pas, mais ne chargeons pas le modèle. Que cette galerie nationale soit l'expression fidèle du bien et du mal, c'est-à-dire du vrai : tout bien pesé, la balance ne sera peut-être pas à notre désavantage.

PH. LESBROUSSART.

**LES BELGES
PEINTS
PAR EUX MÊMES**

